

Christian Balliu
Centre de recherche TRADITAL
Faculté de Lettres, Traduction et Communication
Université libre de Bruxelles, Belgique
christian.balliu@ulb.be

Georges Mounin, pionnier de la traductologie française

En réalité, il y a toujours des rapports entre l'œuvre et l'auteur, rapports divers, complexes, à des niveaux variables selon les auteurs et les œuvres.

Tout le problème, qui n'est pas simple, consiste à mettre en relation, de l'auteur à l'œuvre, seulement les faits qui ont une valeur explicative réelle, c'est-à-dire une pertinence du point de vue du fonctionnement de l'œuvre.

Georges Mounin [1994 : 160]

Évoquer la personnalité et l'œuvre de Georges Mounin n'est pas chose aisée. Auteur d'environ 950 publications (traductions, rééditions et réimpressions incluses), Georges Mounin nous a laissé un héritage intellectuel protéiforme et pluridisciplinaire [Bureau 1994].

J'entendis pour la première fois le nom de Georges Mounin en 1975. J'étudiais alors la traduction à l'ISTI (Institut supérieur de l'État de Traducteurs et Interprètes), à Bruxelles. Il y avait au programme de la deuxième année un cours intitulé *Encyclopédie de la traduction* et notre professeur, Jean-Marie Van der Meerschen, nous parlait des grands noms de la traductologie de l'époque. En bon italianisant, il ne se séparait jamais d'un ouvrage qu'il me laissa à son décès et que je conserve précieusement : *Teoria e storia della traduzione*¹. Déjà passionné de la discipline, j'empruntai à la bibliothèque de l'école *Les problèmes théoriques de la traduction*, somme qui traite des rapports étroits mais difficiles entre linguistique et traduction. Le livre marque un tournant dans la discipline naissante dans la mesure où la linguistique n'y joue plus les premiers rôles, mais se voit adjoindre un supplément d'âme : la problématique des visions du monde, inaugurée à la fin du XVIII^e siècle par von Humboldt et approfondie par Sapir et Whorf. Ce livre est en fait une thèse de doctorat d'État en linguistique générale (!) présentée en Sorbonne en 1963 ; il marque la grande entrée de la traductologie dans les études de linguistique et... à l'université.

En 1977, toujours dans le cadre de mes études, j'eus la chance d'écouter Georges Mounin lors d'une conférence² qu'il prononça à l'ISTI. Je fus frappé par la limpidité de son intervention et la clarté de son exposé. Il faut dire qu'il enseignait depuis de très longues années. Comme toujours, son exposé était tiré au cordeau, très didactique, d'un contenu et d'une clarté incomparables : de la vulgarisation dans le meilleur sens du terme. Il fustigeait cette tendance de certains intellectuels français à utiliser une terminologie et une phraséologie délibérément cryptiques :

En ce moment [en 1977], en France, nous sommes atteints d'une maladie assez grave qui est justement le charabia, le charabia intellectuel. Et il n'y a pas d'institut pour traduire ce que nous appelons l'hexagonal. Nous autres, gens d'un certain âge, nous avons appris à parler un autre français. Nous

¹ Ce livre, édité par Einaudi à Turin en 1965, a été traduit en italien par Stefania Morganti au départ d'un manuscrit rédigé en français et jamais publié à ma connaissance. Le manuscrit original était intitulé : *Traduction et traducteurs*. Il semble avoir appartenu un temps à Étiemble, mais je n'ai pu confirmer cette supposition.

² Voir Louis Leboucher dit Georges Mounin, *Textes inédits rassemblés et publiés par Christian Balliu*, Les Éditions du Hazard, Bruxelles 2003. Ce recueil, publié à l'occasion du dixième anniversaire de la disparition de Georges Mounin, contient aussi des extraits de sa conférence de 1977. Le texte intégral de la conférence est reproduit sur le cédérom qui accompagne le livre et qui permet d'écouter la voix de l'auteur.

estimons que, quelquefois, nos successeurs auraient intérêt à être plus clairs s'ils voulaient représenter la science française avec autorité [Balliu 2003 : 91].

C'est certainement pour cette raison que, 45 ans plus tard, on continue de lire – et d'enseigner – du Mounin dans les universités et les écoles de traduction. Ses textes et jugements étaient toutefois dénués de complaisance ; ses critiques pouvaient être dures, mais jamais acerbes, elles étaient toujours fondées et émises dans le respect de ses collègues, voire de ses contradicteurs. En voici deux exemples :

C'est l'article d'un homme super-doué [Henri Meschonnic], grand spécialiste de la traduction de l'hébreu et grand spécialiste de la traduction de la poésie allemande moderne. Seulement, il est atteint d'une maladie de jeunesse, il est ésotérique, c'est-à-dire qu'il se comprend. Quelques linguistes très doués comprennent ce qu'il a voulu dire et les autres font semblant. Je lui ai d'ailleurs dit que le jour où il se déciderait d'écrire comme tout le monde, il deviendrait sans doute célèbre comme théoricien de la traduction. Je pense qu'à force de le lui dire, j'avance [*ibidem*].

L'article de L'Admiral est très intéressant aussi. Il est atteint de la même maladie, on est toujours atteint d'une maladie de son époque, moi j'ai dû avoir celle de mon époque, mais je m'en suis guéri, je pense.

[...] Vous verrez que sous un langage assez terroriste aussi, il ne fait que découvrir des vérités de La Palice que nous connaissons tous [*ibidem* : 91-92].

Ce souci de clarté dans la communication guidera toujours Georges Mounin, tant dans ses nombreux exposés que dans ses non moins nombreuses publications. Le mot « communication » vient d'être utilisé. Ce mot aura hanté toute sa vie le chercheur, le pédagogue, mais aussi l'homme. Le dernier paragraphe des *Problèmes théoriques de la traduction*, publié il y a 60 ans, résonne aujourd'hui comme un testament :

La traduction peut toujours commencer, par les situations les plus claires, les messages les plus concrets, les universaux les plus élémentaires. Mais s'il s'agit d'une langue considérée dans son ensemble – y compris ses messages les plus subjectifs – à travers la recherche de situations communes et la multiplication des contacts susceptibles d'éclairer, sans doute la communication n'est-elle jamais vraiment finie, ce qui signifie en même temps qu'elle n'est jamais inexorablement impossible [Mounin 1963 : 279].

Ou encore, ce passage particulièrement émouvant, qui subjectivise à juste titre la recherche :

En conclusion, je voudrais vous dire un mot de la solitude dont font état beaucoup de travailleurs intellectuels, qui se plaignent de n'avoir que trop peu de partenaires avec qui communiquer, trop peu d'occasions de discuter de leurs projets ou de leurs résultats. Tous les psychologues vous diront que « la solitude est l'état normal de l'homme adulte », et que peut-être l'essentiel du vécu de chacun d'entre nous n'est pas totalement communicable. Beaucoup d'écrivains et de poètes l'ont dit aussi : « Chacun traverse le monde et la vie cousu dans son sac de peau » dit Roger Martin du Gard. Et Rainer Maria Rilke : « Pour l'essentiel, tout ce qui nous arrive est incommunicable ». Il y a beaucoup de vrai psychologique dans ce point de vue ; mais il ne faut pas oublier que si l'homme est peut-être foncièrement voué à une certaine solitude, ce n'est pas une raison pour s'enfermer. À beaucoup de ceux qui se plaignent de se sentir emprisonnés dans une solitude, on peut souvent répondre qu'ils ne se sont pas aperçus que la clé est à l'intérieur ! Qu'ils ouvrent au moins ! Qu'ils essaient de sortir [Balliu 2003 : 61].

On n'a pas assez souligné jusqu'ici le lien fondamental qui unit chez Georges Mounin la traductologie à la communication et, à l'intérieur de cette dernière, à la sémiotique. Le noyau de ce lien est constitué par le concept extrêmement complexe et fuyant de **signification**, lequel reste – souvent exclusivement malheureusement – rivé à la linguistique, et singulièrement aux questions relatives à l'arbitraire du signe et au binôme signifiant/signifié ; en un mot, on n'a toujours pas éteint ce que j'appellerai « la dette saussurienne ».

En matière de traduction, il convient donc de définir la **signification** d'une œuvre, c'est-à-dire la totalité et la véracité des relations qu'elle entretient avec son auteur, même si Barthes [Barthes 1966 : 1-27], en sémiologue de la littérature, s'oppose radicalement à ce point de vue. Il est remarquable que l'histoire de la littérature, dans l'enseignement universitaire, continue d'opposer tenants d'une approche textuelle pure de l'œuvre (« le texte et rien que le texte ») et partisans d'une intégration dans l'analyse littéraire des éléments biographiques au sens large, susceptibles de l'éclairer et que l'on pourrait dénommer « historiogenèse » : biographie de l'auteur, journal, manuscrits et repentirs, correspondance, notes, témoignages, croquis, contexte socio-littéraire de l'époque... Bref, il s'agit de révéler l'homme derrière l'auteur. Cela dit, l'historiogenèse

ne donne pas nécessairement la clé du récit ; elle se double d'une autre problématique qui consiste à en retrouver les éléments pertinents pour son fonctionnement. L'idée est que tout n'explique pas forcément tout. C'est ici qu'intervient la **sémiologie**, à savoir l'étude de tous les systèmes de communication (y compris non verbaux bien entendu), dont on doit s'étonner qu'elle n'ait pas encore trouvé la place qu'elle mérite au sein des études traductologiques. Peut-être cela est-il dû, en partie du moins, à l'influence de Barthes qui, comme l'a rappelé Mounin, a réduit la sémiologie à « la recherche des significations (et non de la communication) de certains phénomènes sociaux » [Baudot et Tatilon 1994 : 22]. En partie aussi à la prégnance du structuralisme dans les années 1960 (j'y fus moi-même initié pendant mes études dans les années 1970), lequel s'est rapidement cantonné à la linguistique tout en déconsidérant l'approche historique et diachronique et en s'opposant au fonctionnalisme, incarné notamment par André Martinet, dont Georges Mounin fut le disciple. On pensera ici inévitablement aux formalistes russes (Jakobson, Tynjanov, Chklovskiy), qui ont d'ailleurs influencé le structuralisme occidental.

Toute la question est de savoir si la structure est « pertinente », autrement dit si elle fonctionne, ce qui est essentiel en traductologie. Essentiel parce que sémiologie et traductologie sont indissociables en ce qu'elles doivent déceler et rendre « ce qui fait signe » dans un écrit, même si celui-ci n'est pas strictement littéraire. On pensera à l'allusif, à l'implicite, au non-dit, au suggestif, au persuasif, au symbolique, et la liste est loin d'être exhaustive. Donc aussi à tout ce qui est extérieur au texte, par exemple le contexte historique. C'est dans cet esprit que Mounin a écrit *Les belles infidèles* (1955) et *Teoria e storia della traduzione* (1965).

Cette quête pose le problème de l'esthétique de la réception, qui n'est pas sans rappeler l'équivalence dynamique de Nida [1964] ou l'esthétique des effets de Riffaterre [1971], et par là même déplace le curseur de l'auteur vers le lecteur qui devient de la sorte un « architecteur » (*superreader* selon le terme de Riffaterre). Citant Jean Molino, qui fut aussi le directeur de thèse de Roland Meynet (j'y reviendrai plus avant), Mounin distingue trois moments qui ne sont pas sans rappeler le modèle tripartite de Nida ou, en interprétation, les trois étapes de la théorie du sens de Seleskovitch et Lederer : celui de la production (moment « poïétique »), celui de la description formelle et celui de la réception (moment « esthétique »). Ces trois moments peuvent aussi se replacer dans la vogue du structuralisme et

sa réaction profonde contre l'existentialisme et sa quête de désocialisation du sujet, de déstructuration des sciences sociales³.

À mon sens, la notion d'architecteur est à rapprocher de ce que Conrad Bureau, élève de Georges Mounin à Aix-en-Provence et auteur d'une bibliographie exhaustive de ce dernier [Bureau 1994], appelait la « lecture de l'intérieur » ou la « lecture immanente » [Bureau 1993 : 25]. Celle-ci est la manifestation la plus prégnante d'une sémiologie fonctionnelle [Martinet 1993 : 95-101].

C'est bien cette « lecture de l'intérieur » que Georges Mounin le sémiologue a appliquée à l'étude de la traduction en tant qu'opération *sui generis*, pour reprendre l'expression d'Edmond Cary [1985 : 29]. C'est un renversement complet de paradigme à l'aube des années 1960, la traduction étant utilisée jusqu'alors par les linguistes à des fins contrastives, essentiellement pour souligner les différences entre les langues. Même André Martinet rappelait sans cesse à ses étudiants que « ce qui est différent, voilà ce qui est pertinent » [Houdebine 1993 : 94] ; on peut y voir un héritage de la grande linguistique contrastive allemande (Von Humboldt et Bopp entre autres) de la seconde moitié du XIX^e siècle, que Jean-Paul Vinay et Jean Darbelnet dénommaient pour leur part « linguistique différentielle » [Vinay 1968 ; Darbelnet 1971 : 17-24].

En un mot, on pratiquait à l'époque essentiellement dans l'enseignement, y compris à l'université, la version d'application, que l'on pourrait dénommer « traduction-dispositif » à la manière d'un *Ladmiral*, c'est-à-dire visant uniquement à vérifier l'acquisition de connaissances linguistiques [Ladmiral 1972 : 8-39]. Et ce sont les travaux de Mounin, mais aussi ceux de Nida, de Ladmiral et de Seleskovitch et Lederer, qui vont extraire la traductologie naissante de sa gangue linguistique. Ce virage a été fondamental dans la mesure où la correspondance, de l'ordre du linguistique, a cédé le pas à l'équivalence, de l'ordre de la traduction. Georges Mounin est sans doute le premier à avoir lutté pied à pied contre une conception uniquement linguistique de la traduction. Dès 1955, il commençait son livre *Les belles infidèles* par la phrase suivante : « tous les arguments contre la traduction se résument en un seul : elle n'est pas l'original » [Mounin 1994a [1955] : 13]. On peut y voir une « tradition

³ À ce sujet, on lira avec profit l'article de François Dosse : « Le sujet captif : entre existentialisme et structuralisme », *L'Homme et la société. Théorie du sujet et théorie sociale*, 101 : 17-39.

française de la traduction » [Delisle 2021 : 4], selon les termes de Jean Delisle. En d'autres termes, la notion de langue-répertoire doit être délaissée et remplacée par la notion de langue-système [Mounin 1963 : 21-68]. Et les machines à traduire⁴, y compris neuronales, ne peuvent échapper à cette contrainte malgré les scénarios qu'on leur fournit. Il faut se faire une morale par provision : c'est de la langue dont il faut se méfier. On perçoit en creux une extension de la traductologie à l'ethnographie dont elle ne saurait être dissociée ; on pourrait dire aussi que le structuralisme s'efface devant le fonctionnalisme (langue système).

Ce déterminisme sociologique, dont on pourrait penser qu'il écartera définitivement Georges Mounin du littéralisme au profit du ciblisme, ne l'a pas enfermé dans un dogmatisme théorique. J'en veux pour preuve l'inflexion réflexive qu'induit dans son esprit la thèse de Roland Meynet sur l'Évangile de saint Luc⁵. Roland Meynet est un jésuite français, professeur émérite de l'Université Grégorienne de Rome et secrétaire de la Société internationale pour l'étude de la rhétorique biblique et sémitique (RBS). Ancien doctorant de Georges Mounin, il créa avec René Chamussy l'École de Traducteurs et d'Interprètes de Beyrouth (ETIB) au sein de l'Université Saint-Joseph en 1980, en pleine guerre du Liban.

La thèse de Roland Meynet postule et démontre l'existence d'une rhétorique biblique typiquement hébraïque, voire aramaïque, qui se caractérise par un dispositif stylistique propre et sémiologiquement pertinent, faisant appel à des tours comme la deutérose, le mériisme, la parataxe ou le chiasme pour n'en citer que quelques-uns. Ces tours confèrent au texte une structure rythmique inapparente mais néanmoins cruciale dans l'appréhension du sens profond du texte⁶ : la traduction des textes saints ne peut en faire l'économie.

⁴ *La machine à traduire, histoire des problèmes linguistiques* (Mouton, La Haye 1964) est d'ailleurs le titre que Georges Mounin donna à sa thèse complémentaire.

⁵ Roland Meynet, *L'Évangile de Luc et la rhétorique biblique*, 1986, thèse de doctorat d'État sous la direction de Jean Molino, publiée en deux ouvrages distincts en 1988 et 1989 (voir références bibliographiques). Roland Meynet avait déjà soutenu en 1977 une thèse de 3^e cycle sous la direction de Georges Mounin : *Analyse rhétorique de l'Évangile de Luc 1-9 et 22-24* ; cette thèse a été publiée en 1979 (voir références bibliographiques).

⁶ Pour une étude de quelques-uns de ces procédés, le lecteur consultera : Christian Balliu, « Saint Jérôme, la Vulgate et la *hebraica veritas* : du mythe aux textes » [2020, 47 (1-2) : 17-51].

Cette thèse a modulé le regard de Georges Mounin sur la traduction, ce que Meynet a confirmé en 2003 :

Mon travail l'avait fait changer d'avis sur la question et... abandonner la position de Eugene Nida qu'il avait soutenue jusque-là, ce qui ne laissa pas de m'étonner [dans : Balliu 2003 : 36].

Mounin l'a souligné lui-même dès 1979 :

Depuis une trentaine d'années, sous l'impulsion magistrale de Nida, la traduction de l'Écriture est dominée par un courant, celui de la traduction orientée vers l'équivalence dynamique, qui oppose les traductions modernes aux traductions traditionnelles, toutes beaucoup plus orientées vers l'équivalence formelle. Il n'est pas question de minimiser la rénovation considérable apportée par cette conception de Nida dans la traduction de l'Écriture.

Mais les problèmes posés par ce parti pris dominant, surtout depuis les progrès faits cette dernière décennie en matière d'analyse formelle du discours littéraire, sont de moins en moins ignorés ou écartés. On peut même dire qu'on assiste à un véritable pullulement d'études, formalistes et structuralistes ou sémiologiques, des textes sacrés...

C'est là le grand intérêt d'une thèse de doctorat soutenue par le P. Roland Meynet [dans : Balliu 2003 : 73-74].

Georges Mounin, ce communiste engagé jusqu'à l'automne de sa vie, ce « communiste inquiet » comme il se définissait lui-même, avait donc dirigé la thèse d'un jésuite. Homme curieux de tout, il était particulièrement soucieux des autres et voyait dans la différence un enrichissement. Pendant la Seconde Guerre mondiale, très lié à René Char, il entrera dans la Résistance et prendra en 1943 ce pseudonyme sous lequel tout le monde le connaît aujourd'hui, afin d'échapper à la censure de Vichy : Louis Le-boucher deviendra définitivement Georges Mounin (voir illustration en fin d'article) et ce pseudonyme, qui signera toute sa carrière scientifique, figurera même sur sa carte d'identité.

Georges Mounin était avant tout un homme de terrain. Né le 20 juin 1910 à Vieux-Rouen-sur-Bresle en Seine-Maritime, diplômé de l'École normale d'instituteurs de Rouen en 1929, il enseigna au collège moderne de Saint-Pons dans l'Hérault (1929-1930), avant de communiquer son savoir au lycée français de Port-Saïd, en Égypte (de 1930 à 1932 et de 1933 à 1938). Après la guerre, il s'installera à Aix-en-Provence où il enseignera

l'italien à l'École normale d'instituteurs de 1946 à 1958⁷. Dès 1961, il devient Maître de conférences, puis Professeur de linguistique générale, de stylistique et de sémiotique à l'Université d'Aix-en-Provence, jusqu'à sa retraite en 1976.

On le sait peu, mais c'est bien lui qui a aussi introduit la traductologie russe en France, en étudiant notamment l'œuvre de Fedorov dans le texte⁸, dont aucune traduction française n'existait jusqu'à la fin des années 1960⁹. On peut raisonnablement affirmer que Georges Mounin est le précurseur de la traductologie dans les pays de langue française. Dans son ouvrage *Notions d'histoire de la traduction*, Jean Delisle cite entre autres Ballard, Berman, Darbelnet, Ladamir, Meschonnic, Mounin ou encore Vinay ; Mounin est sans doute le premier à avoir ouvert la voie et suscité des vocations.

Il est certainement l'auteur qui, avec Eugene Nida, m'a appris le plus en traductologie. En partie parce que le premier était sémiologue et le second anthropologue. J'aime à rappeler que les plus grands traductologues sont souvent issus d'autres domaines que la linguistique ou la traduction : Ladamir est philosophe, Whorf était chimiste, Savory était arachnologue. Mounin et Nida m'ont aussi appris beaucoup parce qu'ils ont alimenté leurs recherches de nombreux exemples concrets.

Georges Mounin nous a quittés le 10 janvier 1993. Sur sa tombe à la Salvétat, près de Béziers où il a fini ses jours, ces simples mots : « Louis Leboucher dit Georges Mounin ». Mon souhait est aujourd'hui, à l'occasion du trentième anniversaire de sa disparition, de mettre en lumière tant l'homme que l'œuvre. Mon seul vœu est que cette publication conduise

⁷ Il avait traduit entre autres les œuvres de Dante, Pétrarque, Savonarole, Machiavel et Umberto Saba. Il avait d'ailleurs publié en 1954 dans *Cahiers du Sud* l'article *Dix-sept poètes italiens traduits*, aujourd'hui malheureusement tombé dans l'oubli.

⁸ Sa fille Claire, que je remercie affectueusement pour l'aide précieuse qu'elle m'a fournie dans ma quête de documents, m'a confié qu'il avait appris le russe en autodidacte dans sa voiture, en attendant son épouse, institutrice, à la sortie de son école.

⁹ En 1968, Deresteanu et Sergeant traduiront *Introduction à la théorie de la traduction* de Fedorov (édition de 1958) dans le cadre d'un travail de fin d'études réalisé à l'Institut supérieur de l'État de Traducteurs et Interprètes (ISTI) de Bruxelles. Ce même ouvrage sera retraduit en partie par mes soins en 1978 dans le cadre de mon propre travail de fin d'études, réalisé aussi à l'ISTI : *A.V. Fedorov et G.R. Gatchetchiladze : problème de traductibilité (étude comparative de textes)*.

le lecteur, que celui-ci soit étudiant, enseignant ou professionnel de la traduction, à mieux appréhender la personnalité de Georges Mounin.

n° 209 Réponses au questionnaire de Nicole Racine 1/1

1- L'histoire de mon pseudonyme est à la fois très simple et peu banale. Au printemps 1943, sur la lancée d'un projet irréaliste ("les adolescents dans le roman italien contemporain") j'avais écrit "Les mythologies de l'adolescence dans le roman français contemporain". J'avais envoyé le manuscrit à tout hasard à la revue Confluences à Lyon. À ma surprise, le manuscrit fut accepté; René Taveronier me demanda (j'habitais La Toue du Pin) de venir le voir à Lyon. Longue le numéro spécial sur le roman fut prêt, nous allâmes à Lyon: Taveronier me parla des risques d'attirer l'attention de la censure à Vichy, et me suggéra de prendre un pseudonyme. Il dit qu'il a reçu le ms. avec comme adresse: La Toue du Pin, sans plus. La conversation avait lieu dans une rue de Lyon. J'étais embarrassé. En dix minutes, je fabriquai mon nom avec le prénom de mon fils, Georges, et le surnom de mon père (mort l'année précédente à Rouen). Dans la verrerie, on l'avait toujours appelé Mounin (le petit chat) à cause de ses yeux verts et de sa moustache rousse. J'ai toujours été assez content que mon pseudonyme n'en soit pas vraiment un, au moins psychologiquement, pour moi.

L'histoire de mon pseudonyme, manuscrit autographe de Georges Mounin,
coll. Claire Leboucher

Bibliographie

- Balliu, C. (1978), *A.V. Fedorov et G.R. Gatchetchiladze : problème de traductibilité (étude comparative de textes)*, mémoire de licence non publié, Institut supérieur de l'État de Traducteurs et Interprètes (ISTI), Bruxelles.
- Balliu, C. (dir.) (2003), *Louis Leboucher dit Georges Mounin, Textes inédits rassemblés et publiés par Christian Balliu*, Les Éditions du Hazard, Bruxelles.
- Balliu, C. (2020), « Saint Jérôme, la Vulgate et la *hebraica veritas* : du mythe aux textes », dans : Ch. Balliu et F. Wuilmart (dir.), *Démythifier la traductologie*, n° spécial du 50^e anniversaire de la revue, *Équivalences*, 47 (1-2) : 17-52.
- Barthes, R. (1966), « Introduction à l'analyse structurale des récits », *Communications*, 8 : *L'Analyse structurale du récit* : 1-27, <https://doi.org/10.3406/comm.1966.1113>.
- Baudot, A. et Tatilon C. (1994), « Préface », dans : G. Mounin, *Travaux pratiques de sémiologie générale*, Textes réunis et publiés par A. Baudot et C. Tatilon, Éditions du GREF, coll. « Theoria », 3, Toronto.
- Bureau, C. (1993), « Georges Mounin et l'esthétique », *La linguistique*, vol. 29 (2) : *Georges Mounin linguiste et sémiologue* : 25-39.
- Bureau, C. (1994), *Bibliographie de Georges Mounin*, Bref, coll. « Science », 1, Neuville (Québec).
- Cary, E. (1985) [1958], *Comment faut-il traduire ?*, Presses Universitaires de Lille, Paris.
- Darbelnet, J. (1971), « Linguistique différentielle et traduction », *Meta*, 16 (1-2) : *Actes du colloque international de linguistique et de traduction* : 17-24, <https://doi.org/10.7202/002481ar>.
- Delisle, J. (2021), *Notions d'histoire de la traduction*, Presses de l'Université de Laval, Québec, <https://doi.org/10.2307/j.ctv1v7zd3v>.
- Deresteau, R. et Sergeant, A. (1968) : *Introduction à la théorie de la traduction de Fedorov* (édition de 1958), mémoire de licence non publié, Institut supérieur de l'État de Traducteurs et Interprètes (ISTI), Bruxelles.
- Dosse, F. (1991), « Le sujet captif : entre existentialisme et structuralisme », *L'Homme et la société*, 101 : *Théorie du sujet et théorie sociale* : 17-39, <https://doi.org/10.3406/homso.1991.2557>.
- Houdebine, A.-M. (1993), « Diversité des langues – Diversité des cultures », *La linguistique*, 29 (2) : 81-94.
- Ladmiral, J.-R. (1972), « La traduction dans l'institution pédagogique », *Langages*, 28 : *La traduction* : 8-39, <https://doi.org/10.3406/lgge.1972.2095>.

- Martinet, J. (1993), « Georges Mounin et la sémiologie fonctionnelle », *La linguistique*, 29 (2) : *Georges Mounin linguiste et sémiologue* : 95-101.
- Meynet, R. (1979), *Quelle est donc cette Parole ? Lecture « rhétorique » de l'évangile de Luc (1-9 et 22-24)*, préface de G. Mounin, Les Éditions du Cerf, Paris.
- Meynet, R. (1988), *L'Évangile selon saint Luc. Analyse rhétorique*, Les Éditions du Cerf, Paris.
- Meynet, R. (1989), *L'Analyse rhétorique. Une nouvelle méthode pour comprendre la Bible. Textes fondateurs et exposé systématique*, Initiations, Les Éditions du Cerf, Paris.
- Mounin G. (1954), « Dix-sept poètes italiens traduits », *Cahiers du Sud*, 323 : 23-46.
- Mounin, G. (1963), *Les Problèmes théoriques de la traduction*, Gallimard, Paris.
- Mounin, G. (1964), *La machine à traduire, histoire des problèmes linguistiques*, Mouton, La Haye.
- Mounin, G. (1994a) [1955], *Les Belles Infidèles*, Presses Universitaires de Lille, Paris.
- Mounin, G. (1994b), *Travaux pratiques de sémiologie générale, Textes réunis et publiés par Alain Baudot et Claude Tatilon*, Éditions du GREF, coll. « Theoria », 3, Toronto.
- Riffaterre, M. (1971), *Essais de stylistique structurale*, présentation et traductions de Daniel Delas, Flammarion, Paris.
- Vinay, J.-P. (1968), « Enseignement et apprentissage d'une langue seconde », dans : A. Martinet (dir.), *Le langage. Encyclopédie La Pléiade*, Gallimard, Paris.

RÉSUMÉ

Georges Mounin a développé sa pensée sur la traduction dans des textes publiés à partir de 1953 ; on peut donc le considérer comme un des fondateurs de la pensée traductologique française et en langue française. Ses premières recherches remontent à la même époque que celles de Fedorov, qui représente ce que l'on pourrait appeler l'école russe de traduction.

Cet article s'attache à analyser son œuvre, qui s'étend sur quarante ans, jusqu'à sa disparition en 1993. Elle n'est pas simplement bibliographique, elle est aussi celle d'un pédagogue, d'un remarquable communicateur, qui a formé des disciples. Elle est encore celle d'un découvreur de talents (les jeunes Ladmiral et Meschonnic dans les années 1970). Mais surtout, Georges Mounin a l'immense mérite d'avoir fait entrer la traductologie

dans l'université française et de lui avoir assuré une place au sein de la linguistique, ce qui lui a permis d'entreprendre le virage sociolinguistique, avec notamment la problématique des visions du monde et la catégorie des universaux du langage.

L'article réserve une part importante à l'homme, à travers sa trajectoire d'enseignant, son engagement politique, son lien avec d'autres auteurs, sans oublier son activité de traducteur. Georges Mounin était avant tout un homme de terrain : il a traduit Dante, Pétrarque, Machiavel ou encore Pasternak.

Mots-clés : Traductologie, sémiologie, archilecteur, fonctionnalisme, enseignement

ABSTRACT

Georges Mounin, Pioneer of French Translation Studies

Georges Mounin developed his reflections on translation in a series of texts published from 1953 and can thus be regarded as one of the founders of translation studies in France and in the French language. His early research dates back to the same time as Fedorov's, who represents what might be called the Russian school of translation.

This paper seeks to analyse Georges Mounin's work, which spans 40 years, until his death in 1993. His legacy is not just bibliographical, it is also that of a teacher with remarkable communication skills who trained disciples, and that of a talent scout who discovered the young Ladmiral and Meschonnic in the 1970s. Most importantly however, Georges Mounin has the immense merit of having introduced translation studies into French universities and within the field of linguistics, an achievement which later enabled him to take the sociolinguistic turn, notably with the issue of worldview and language universals.

This paper is also largely about the man, seen through his teaching career, his political commitment, his links with other authors, not to forget his work as a translator. Georges Mounin was indeed first of all a field man, who translated Dante, Petrarch, Machiavelli or Pasternak.

Keywords: Translation studies, semiology, superreader, functionalism, teaching